

*Le Masculin et le Féminin n'ont pas fini de nous en raconter, des choses.*

*Michèle Ramond*

Je suis née dans un monde entièrement traversé par les paradigmes Masculin-Féminin et je m'y suis habituée et formée comme je me suis habituée à la révolte et à la compassion ; il m'est d'autant plus difficile aujourd'hui de réconcilier ces deux versants et de penser le monde autrement que divisé entre masculin et féminin depuis les monothéismes sexistes qui ont eu et qui ont encore tant d'influence sur nos Arts et nos cultures dans les civilisations judéo-chrétiennes et islamiques. Je ne suis pas sûre, je n'ai pas la compétence pour en débattre, qu'il en aille autrement dans le Popol Vuh, le livre sacré des Mayas-Quichés, ni dans l'épopée de Gilgamesh et la vieille civilisation sumérienne, ni dans le bouddhisme : certains courants bouddhistes sont misogynes et la guerre d'expansion japonaise qui a ravagé l'Asie s'inspirait d'une idéologie bouddhiste, quant à la Bhagavad-Gita, écrit fondamental de l'Hindouisme, il s'agit d'un poème épique qui conte l'histoire de Krishna (sous la forme du maître Baghavat) et du guerrier Arjuna sur le champ de bataille de Kurukshetra (au moment de la grande guerre entre les Pandavas et les Kauravas). Les hommes et le Masculin sont au premier plan dans les livres sacrés comme dans les textes fondateurs de la littérature sur fond de conquête et de guerre. Les dieux créateurs sont masculins, les premiers hommes formés sont également masculins, le premier Bouddha historique est un homme, Siddhārtha Gautama, un chef spirituel qui vécut au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., fondateur d'une communauté de moines errants.

Plus on regarde en arrière, vers les grandes civilisations du passé et les textes fondateurs, textes sacrés comme poèmes épiques, plus s'accroît notre impression d'une immense division entre le masculin et le féminin qui nous amène toujours à chercher le féminin non dans les grandes figures des épopées et des textes sacrés mais dans les détails de tous ces textes. C'est dans le détail que réside le féminin, dans le détail qu'il se réfugie ou qu'il s'embusque, et c'est le dépouillement minutieux de la littéralité, l'exégèse subtile des histoires qui nous permettront de voir agir du féminin au cœur des récits, des énoncés, des compositions, des intrigues, des légendes et de toutes les formes. Cette division est-elle le seul fait de la différence biologique ? Ce serait naïveté que de le croire et le manichéisme guette toute formule sexuée ou même genrée susceptible de rendre compte de la division Masculin-Féminin et de l'oppression et de l'injustice que cette division entraîne. Ségolène Royal le rappelait opportunément dans son courrier du 8 mars dernier : **« L'égalité entre les hommes et les femmes est un principe de notre République. Notre Constitution et nos lois l'affirment. C'est important car c'est la reconnaissance du droit à l'égalité des citoyennes et des citoyens. Ce n'est pas suffisant car, de nos jours encore, les femmes se heurtent dans leur vie quotidienne à bien des obstacles : les vieux préjugés qui n'ont pas tous disparu, l'inégalité persistante des salaires, les « plafonds de verre » qui bloquent les carrières féminines et barrent l'accès aux responsabilités, un partage toujours inéquitable des tâches ménagères et parentales, des difficultés pour concilier leur vie familiale et leur vie professionnelle. Les femmes restent aujourd'hui les plus exposées à la précarité et à la pauvreté. »** Il y a, nous le savons bien, des dames de fer, des dames de poigne, il y a des criminelles, il y a aussi tout simplement des femmes fortes, des gagnantes, de grandes femmes scientifiques, des femmes chefs

d'entreprise, sportives, philosophes et artistes, des Marie Curie, des Florence Arthaud, des Françoise Héritier, des Indira Gandhi, et il y a, parmi les hommes, des hommes de bonne volonté sans renommée sociale tapageuse, il y a des losers masculins, tous les perdants ne sont pas des femmes, il y a, parmi les hommes, des justiciers, des humanistes, des pacifistes, des visionnaires, des amoureux. De tous côtés les paradigmes sexués dès lors que nous réfléchissons en historiens éclatent et laissent voir leurs faiblesses, leur manque d'acuité, leur défaut de pertinence. Et pourtant de toute part les inégalités femmes/hommes nous sautent aux yeux, dans les Arts, en politique, dans les salaires, dans les métiers, dans les temps de travail, dans la vie sociale et familiale, dans la représentativité sous toutes ses formes. Renoncer aux paradigmes de la différence sexuelle c'est dans certains cas trahir la cause des femmes, mais s'accrocher philosophiquement à eux c'est renoncer à l'évolution de la pensée, en particulier c'est passer à côté d'un Neutre salvateur tel que décrit par Roland Barthes, ou inspiré par la démarche oxymorique de Gradiva, ou rêvé dans leurs textes par les écrivaines, par Clarice Lispector, par Sylvia Molloy... Mon père plus encore que ma mère dans la lointaine époque de mon enfance était pour moi une idole, sa masculinité n'étouffait pas sa vulnérabilité ni sa féminité, je pense à Stefan Zweig, amoureux de Marie Stuart et de Marie-Antoinette, mort (j'allais dire 'comme moi') en février 1942, je pense à son immense inquiétude intérieure, à Zweig désespéré de l'Europe, qui se suicide au Brésil. Je pense avec amour à cet homme et à mon père, mais j'ai appris à marcher dans une banlieue occupée par les troupes d'Hitler, il y avait dans les rues et les gares, les cafés et les trains, partout, des hommes armés qui demandaient aux gens leurs papiers sur un ton que je n'ai jamais pu oublier, nous étions bombardés sans arrêt par des avions tantôt alliés tantôt allemands dont les intérêts adverses faisaient de toute façon le malheur des civils dans les villes et sur les routes, il était sans doute pour moi évident que c'était les hommes qui faisaient la guerre, que le pouvoir de tuer était entre leurs mains, mais que mon père n'appartenait pas à cette race en dépit de son sexe. Nous pouvons, plus d'un demi-siècle plus tard, nous faire la même réflexion en écoutant les rumeurs de Tripoli, de Benghazi, les cris de détresse de Homs bombardée, à Homs même les enfants sont en colère, je comprends ça, sous l'occupation nazie les bébés étaient aussi en colère, des centaines de personnes sont tuées et blessées dans des attaques à la bombe et par des hommes armés à Bagdad et dans plusieurs villes irakiennes, des pays entiers sont mis à feu et à sang par les grandes puissances aux mains des grands hommes politiques de ce monde, d'autres se trouvent sous la coupe de dictateurs sanguinaires... ce sont des chefs d'État masculins qui décident les guerres, des philosophes masculins qui optent pour telle ou telle intervention militaire qui leur paraît nécessaire, les hôpitaux sont bombardés, les écoles sont bombardées, les proxénètes du Carlton sont des hommes, ce sont des financiers, des *homo-æconomicus*, qui sacrifient tous les peuples à leur politique du plus grand profit au bénéfice exclusif d'une minorité d'exploiteurs et d'accapareurs, sans craindre de détruire au passage la planète. Quel est le sexe de la firme « Monsanto » ? Félicitations, au passage, à Marie-Monique Robin.

Mon jardin possède une terrasse qui donne sur la Mer Rouge, je la traverse en pensée, en parole et en action, les vagues s'écartent de part et d'autre sur mon passage et ne se referment derrière moi qu'après que je sois passée. La mer me porte jusqu'à Aqaba Ayla, le soleil se charge de violet au-dessus des montagnes, je mets ma main en visière pour être moins éblouie par le soleil et je vois le désert rose de Wadi Rum, je vois Jérusalem, je vois Gaza, je vois Nazareth, je vois Ramallah, je vois la Galilée, je vois les ruines de Birwa et les amandiers en fleurs, je vois la huppe posée sur le mur en pierre, qui me regarde.

Au royaume d'Axoum, la reine de Saba mouille ses pieds dans la Mer Rouge. Plus loin, assis dans le sable, un homme joue du Krar, son plectre distrait touche à peine les cordes, bientôt il abandonne sa lyre, il ramasse à ses pieds un grand sac et il commence à marcher sur le rivage. Au

bout de quelques pas, il laisse retomber le sac à ses pieds.

Je photographie mon père et ma mère. Ils sont assis à une table solitaire à côté de la mer Cantabrique, ce doit être la terrasse d'un bar qui domine la plage, ils sont assis face à face, un verre est placé devant chacun d'eux, leurs mains sont posées sur la table, attentives, et au milieu de la table trône une bouteille, une fillette que je suppose remplie d'un vin délicieux, un élixir captateur. Quelques nuages flottent dans un ciel d'été finissant, ma mère porte une jolie robe à fleurs, très seyante, et mon père est en veston gris clair, ils se regardent avec une insistance flottante, éternelle ; je vise, il y a un clic, ils ne bougent toujours pas, ils ne bougeront plus. Pourquoi ne suis-je pas dans le tableau? Peut-il se faire que je ne sois pas née? Ils sont bien, là, sans moi, ils s'aiment, ils attendent tout du temps ou plutôt ils ont oublié le temps, ils n'ont plus de temps, seuls comptent ces deux regards qui se croisent dans l'intimité énigmatique d'une terrasse marine, déserte et en même temps bruyante de confidences, de paroles qui ne s'entendent pas, qui n'ont plus besoin de se dire.

Je ne sais plus où je suis, où j'en suis, j'ai envie de les appeler, papa ! maman ! je ne retrouve pas le chemin pour rentrer !

Une grande femme noire vêtue d'une longue tunique rouge m'apparaît dans un halo doré, le soir approche, c'est la lumière du couchant qui l'illumine tout entière. Je suis assise à la table du petit débit de boisson et je tiens un lys à la main, je ne sais pas où je l'ai cueilli, je ne me rappelle pas, mais elle je la reconnais, je le lui signifie dans une langue codée, je la salue : « Gabrielle ! », elle étend les bras et me répond dans un nuage de flammèches : « Que le Seigneur te bénisse ! ». Ces choses étant dites, la situation n'en demeure pas moins totalement étrange. Elle m'explique que je ne dois pas retourner à mon hôtel, que je dois rester là jusqu'à la tombée de la nuit et qu'elle reviendra me chercher. J'irai avec elle à sa maison et, de là, son mari me conduira en voiture, tous feux éteints, à l'aéroport de Bahar Dar, c'est à 300 kilomètres d'ici, ma vie est menacée et la leur aussi si nous n'agissons pas avec la plus grande prudence avant la levée du jour. Son mari doit aller au grand marché du samedi de Bahar Dar, comme toutes les semaines, je voyagerai avec lui et je prendrai l'avion pour Madrid à Bahar Dar, sinon je serai arrêtée dès l'aube à mon hôtel et l'aéroport de Bole est surveillé. Heureusement j'ai mes papiers sur moi, mais je dois renoncer à mon bagage resté à l'hôtel, à mes livres et au manuscrit de ma conférence sur les écritures des femmes et leurs imaginaires utopistes. Gabrielle se retire dans un nuage de plumes et je reste seule, toute tremblante de ces avertissements tombés du ciel ; je regrette de ne pas pouvoir aller demain à Axoum, comme je me l'étais promis, où un ami de l'Ambassade m'aurait peut-être fait voir l'Arche d'alliance. J'aurais voulu vérifier quelque chose dans les Tables, j'ai oublié quoi, c'est resté à l'hôtel. Nos sociétés et nos villes deviennent peu à peu des espaces problématiques que la moindre étincelle peut embraser, la condition des femmes est en voie de précarisation accélérée comme celle des classes populaires dont elles constituent la part la plus besogneuse et importante, les surdoués incultes de tous les gouvernements et du système financier mondialisé étant essentiellement des hommes que les femmes ont engendrés et élevés au prix de leur santé et au détriment de leurs propres carrières. Mais il ne servait à rien de m'exciter l'esprit avec ces considérations banales que personne ne songe plus à démentir ; pétris de morgue, les seigneurs du monde bâtissent sans complexe leur suprématie sur cette injustice, cet état de choses étant jugé naturel, conforme aux mérites respectifs des sexes, à leur inégale nature.

Je suis toujours une petite fille, je me perds, je ne me retrouve pas, je me perds. Un garçon revient du lac, tout couvert de poussière et souriant, il tient par la queue un poisson argenté. Tout n'est pas organisé dans le monde autour de la souffrance autant qu'on pourrait le croire, tout n'est pas misère et pauvreté, indigence, famine, maladies dévastatrices, pénurie médicamenteuse, charniers, routes minées, pirates à tous les coins de rues, détresseurs de touristes, violeurs de vierges et d'enfants, proxénètes d'innocents encore au berceau, embouteillages monstres, culte

ravageur du football, favelas gangrenées, décharges nauséabondes où les exclus de la terre récupèrent de rares métaux, femmes excisées, éventrées, populations découpées à la machette, cités aux chantiers permanents, quotidiens aux manchettes alarmantes, la Bourse comme Orphée entame sa descente aux Enfers, tant mieux, cités dortoirs, cités ghettos habitées d'indigènes aux intentions mauvaises, haineux et révoltés, fosses communes, corps squelettiques, camps de la mort, champs de croix, on nous a laissé la pitié, on nous a laissé la vision prémonitoire, la commisération, l'espérance. Un ami viendra ce soir, les Français parlent aux Français, la croix gammée est sur tous les visages, elle obstrue les bouches et les yeux, elle flotte au-dessus des édifices, l'araignée ; ils savent la mort proche et ils la défient, la flamme de la Résistance ne s'éteindra pas, nous résisterons à la sinistrose du monde où les financiers et les affairistes bâtissent leur empire, Rock and love, nous sommes tous des juifs allemands et des artistes clandestins, tous des Grecs, et la vie est une promenade avec la mort pour compagne. J'attache à mon décolleté un fermoir en topaze dont l'épingle me pique, goutte de sang, porte-bonheur, ma boîte à encens repousse l'obscur doctrine des dignitaires méfiants et des prophètes de malheur jusqu'au col glacial du Salang. Je suis une petite fille, je serai toujours une petite fille, je marche sur des sentiers étroits truffés de mines, je m'en vais négocier avec le chef de guerre local, avec le cousin du roi, avec ses conseillers hautains qui méprisent les femmes, je le sais bien mais je transporte un grand secret, avec mon corps en forme de cruche, avec ma bouche arrondie, avec les verres bleus de mes yeux je leur imposerai mes arguments contre les fanatismes et ils poseront leurs fusils, j'ai intérêt à le croire, je suis toujours une petite fille, j'ai toujours gain de cause.

Vivante, je retrouve l'air libre et la lumière du jour, vivante encore !

Je marche avec mon père dans les allées du Parc de la Victoire, c'est l'automne, nous ramassons des marrons et des feuilles de platanes, si belles, écrites et peintes sur la soie ivoire de la main de Dieu. Arrivés à la zone interdite, nous rebroussons chemin. Il y a danger, il y a danger, même pour les combattants de l'espérance, et la mort connaît l'heure de chacun. Mes ancêtres, dit mon père, se sont battus jusqu'au bout, des sabotiers, des gantiers, nous nous sommes battus, chacun avec nos moyens, pour faire vivre nos familles, pour libérer la patrie, mais à présent où est la patrie ? nous sommes 8 milliards de vivants sur terre et il n'y a plus un mètre carré de libre. Nous continuons notre promenade en deçà de la zone interdite ; où sont les champs de betteraves et de topinambours ? Il n'y a plus que ce Parc, dit mon père, les villes ont tout envahi et les soldats ont fait des campements là où il restait encore des terres vierges, c'est un grand défi que le monde nous lance, je ne crois pas avoir le courage de tant de démesure. Nous avons fait tous les deux notre devoir, je dis à mon père, mais nous ne pouvons plus rejoindre Londres, nous avons été trahis par un télégraphiste, il nous faut nous enfuir. Où ? demande mon père, il y a partout des fenêtres, la ville est bordée par des montagnes et de toute façon derrière les montagnes il y a d'autres villes et tout recommence. Nous tomberions en Libye comme nous tomberons ici, en juin comme en août, tout est pareil, nos vies sont tracées. Est-ce que les troupes du Pacifique ne nous défendraient pas mieux ? je lui dis, les volontaires polynésiens sont très courageux, ils se battent pour défendre des patries qu'ils ne connaissent même pas. C'est le règne du chaos organisé, dit mon père, l'ordre et la discipline dominant, mais les gens sont usés, il n'y en a plus beaucoup qui fêteront leur soixantième anniversaire, peut-être le Prince du Caucase, et encore. Père, je lui dis, permets-moi de t'embrasser. Je me rends compte alors que mon père est mort depuis longtemps. Tandis qu'il s'estompe dans le Parc, je l'entends dire encore : « Que ferai-je pour éviter à mon enfant de devenir ce que je suis ? », je comprends qu'il ne veut pas que je meure, mais comment le pourrais-je, mon Dieu, comment le pourrais-je ?

La nuit est tombée sur la ville dont les rues n'ont pas de nom et aucun réverbère ne les éclaire. Je doute que quelqu'un vienne me chercher, mais docile j'attends, je ne bouge pas de la petite

terrasse d'où un instant plus tôt je distinguais encore un bout de campagne, de l'autre côté de la ruelle, éclairée par un dernier rayon de soleil.

Je suis assise sur un banc du quai de la gare, papa et maman m'ont dit : « Tu nous attends tranquillement ici, surtout tu ne bouges pas, on revient de suite, on va se renseigner pour le train. » Je prends bien garde à ne pas bouger d'un pouce, je n'ose même pas battre des jambes, mes pieds ne touchent pas le sol et j'ai sur les genoux, dans un sac en tissu imprimé jaune et marron cousu par maman, mon petit pot. Des gens passent dans tous les sens, des soldats, des personnes seules ou en couple, des groupes qui ont l'air d'appartenir chacun à une famille, il y a des enfants aussi mais surtout je vois les soldats en capote noire avec un gros ceinturon et un calot et parfois un aigle sur la poitrine ou une tête de mort au-dessus de la visière, je me tiens coite, à force de me sentir invisible, j'ai un peu crainte qu'on ne me voie plus du tout, qu'on ne me retrouve plus. Cette attente est éternelle, il n'y a pas lieu qu'elle prenne fin un jour. Je suis au centre d'un brouhaha constant, c'est le bruit, la cacophonie de la ville qu'on perçoit mieux la nuit parce que les nerfs du sitar se détendent enfin et laissent passer les murmures plus secrets de la foule qui s'ajoutant les uns aux autres font une masse sonore indéchiffrable, grisante, effrayante aussi. Je suis seule. Et j'attends Jumbo. Une odeur de brousse ou de savane par bouffées entre dans la cambuse, les caféiers du lac Tana doivent être en fleurs et aussi les genévriers, la lune dessine des fresques sur les parois poussiéreuses de la pailote, un noir gigantesque aux grandes oreilles s'approche soudain de moi, il semble sortir spontanément de la nuit ; surprise, car je ne l'ai pas vu ni entendu arriver, je lui dis « Hello ! » en signe de bienvenue et aussi pour tromper ma peur. Il s'incline avec courtoisie et me fait signe de le suivre, nous nous enfonçons tous les deux dans la nuit parmi un labyrinthe de ruelles où il me serait impossible de retrouver mon chemin si jamais je perdais mon guide. Les gens s'écartent sur son passage, l'ombre massive qu'il projette avec la lune me dissimule complètement sous son aile. Celui qui ne dort pas, je me dis, est riche de sa veille si c'est la grâce qui lui ouvre les yeux. Je suis dans un péplum transalpin et je marche aux côtés du musculeux Steve Reeves, mais celui-ci ne porte pas la jupette d'Hercule, il est en jeans et chemise à carreaux verts et rouges. Sur l'épaule de l'ange l'étoile du soleil.

Nous arrivons à la maison. Gabrielle nous accueille, elle me montre avec fierté son logis qu'ils ont construit seuls, tous les deux. Les murs et les cloisons ont été bâtis avec des matériaux de récupération trouvés pour la plupart dans la grande décharge où il avait été question de tenir notre réunion interdite au Huston sur « Feminism, Black Feminism, Wicannes and Liberty ». Ces matériaux sont des plus variés, on me les énumère, bouteilles en verre, cailloux, plaques de tôles de toutes les dimensions, boîtes de conserve, pièces éparses d'électroménager, morceaux de plastique, chaussures déchirées en caoutchouc, pneus éventrés, ossements, objets de rebut sans forme ni identité, le tout tenu par des fils de fer puis staffé avec un art consommé qui donne à tout l'habitable l'air d'un palais ornementé. Un mobilier économe en bois sculpté au couteau, aux formes alambiquées, et quelques tapis très colorés donnent à l'intérieur de la maison un air de fête, sur une table basse le thé a été préparé et l'hôtesse a déposé des galettes de teff et de petites timbales remplies de sauces d'un rouge ocre, nous nous restaurons, mais il faut mettre à profit la nuit pour gagner sans encombre Bahar Dar avant le lever du jour. La camionnette de Jumbo est garée aux abords de la ville, dans le quartier d'Aba Koran où vit son frère, nous nous arrachons au lieu, lui et moi nous partons, nous sommes sur le pas de la porte, je me tourne vers Gabrielle : « Je ne partirai pas que tu ne m'aies bénie », et elle nous adressa un signe confus et aléatoire comme la vie même. Agissez autant qu'il est en votre pouvoir, mais attendez la fin, je l'attendrai aussi.

Sur les hauteurs, on voit des fumées, de la brume ou un feu, ce sont les pentes des collines face au couchant que tout à l'heure j'admirais, peut-être des sœurs ou des frères qui montent vers le ciel, je n'ai plus rien à perdre, et sur l'escalier bref de la maison nous nous séparons. Naîtrai-je libre

un jour, sans père ni mère ? Nous marchons longtemps dans les rues à présent désertes, portant les paniers pour le marché, et nous arrivons à la camionnette.

Nous sortons promptement de la ville : au bout de cette nuit, j'entrerai dans une autre vie, c'est la nuit où toute œuvre sage est décidée une à une. Nous croisons des femmes portant sur la tête des fardeaux, nous les distinguons au dernier moment sur les bas-côtés à la faible lueur de la lune qui n'est pas encore passée derrière l'horizon. Parfois des troupeaux de chèvres nous barrent la route, nous roulons doucement afin d'éviter les obstacles, Jumbo connaît le pays comme sa poche. Il n'y a pas d'autre Dieu que celui qui fait vivre et mourir, me dit-il, et c'est le destin ; depuis que je m'en suis convaincu, j'ai été libéré du poison de la nostalgie, lorsque parfois il m'arrive d'être plongé dans le doute je m'en fais un jeu. Et il ajouta : le destin est savant et sage, ainsi vous échapperez aux menaces et à la prison, quant aux autres femmes, je les connais presque toutes, des militantes convaincues, moi aussi je lutte contre les Mutilations Génitales Féminines, c'est comme ça que je les ai rencontrées, il y a aussi des hommes dans ces associations. Nous sommes tous très exposés, mais vous, vous êtes étrangère et vous risquez gros, vous avez probablement été identifiée par les services d'ordre, nous, nous sommes noirs et bariolés, dans les cortèges nous devenons invisibles. Comme les arbres qui ont des fruits en abondance, qui pourrait dire : c'est ce fruit qui a péché plutôt que tel autre, ou ce sont ceux-là qui ont médité de Dieu ? tous les fruits de l'arbre se ressemblent et l'on ne peut témoigner contre aucun d'eux car on provoquerait la perte de toute la récolte.

On croise des caravanes qui portent le ciel et les planètes, des chariots roulent dans le même sens que nous, ils vont eux aussi au marché, nous les dépassons, comme dans les mythes un peu d'eau lustrale tombe sur nous, éclabousse le pare-brise, il n'y a pas d'essuie-glaces, les gouttes d'eau un moment noient la vision des symboles, je sens monter en moi ma part sauvage, ô fille de la lune éternelle, ici, en ce lieu accueillie. Posé au bord de la terre, l'éden décline avec le jour pâle qui bientôt va se lever. Heureuse de mon exil dans les rues d'Addis, je me croyais un bel oiseau à la queue verte, un oiseau de passage dont les présents seraient plus abondants que moi, il n'en était rien, j'avais mangé mon blé, j'avais bu mon vin, je portais mon orgueil sur mes épaules et mon pauvre amour qui avait fixé la mer s'abandonnait désormais aux évocations du fleuve bleu et de sa source.

Un train a pris feu sur la voie ferrée et le voyage s'est arrêté dans une gare inconnue, je vois les flammes qui montent dans le ciel au-dessus des rails et la nuit qui s'approche, redoutable. Nous couchons, mon père, ma mère et moi avec d'autres voyageurs, dans un havre de fortune, un hangar cédé par la mairie, mais des hommes du train ont été mis en rang, ils seront exécutés dans la nuit par les nazis, en représailles, il n'y avait pas assez d'hommes à fusiller dans le village. Mon père n'a pas été arrêté. Plus tard pourtant je ne suivrai pas avec mon père la route des caravanes à travers l'Himalaya, il ne m'emmènera pas avec lui dans le désert du Ténééré que traverse jour et nuit l'ombre bleue des Touaregs. Il n'en aura pas le temps. Je me rappelle son visage anxieux penché au-dessus de mon lit de fortune qu'une horde de rats cerne. Jusqu'au plus profond de la nuit, le ciel reste rouge et demain est un autre jour. Jusqu'au plus profond de la nuit, son visage blême d'homme de bonne volonté que rongent le scrupule et le souci. Ô mon père ! j'ai vu onze étoiles cette nuit-là à travers le toit déchiqueté du hangar, mais toi seul m'adorais. Ô mon enfant ! garde-toi bien de raconter ce songe ; non je ne le raconterai pas.

Le Masculin et le Féminin n'ont pas fini de nous en raconter, des choses.